

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Charles SCHMIDT

Ce qu'il faut entendre par jeunesse étudiante
et catholique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1933, tome 32, p. 278-285

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

NOTRE JEUNESSE ETUDIANTE ET CATHOLIQUE

Les pages qu'on va lire sont le texte d'une conférence prononcée par M. Jean-Charles Schmidt, élève de Physique, en « Agaunia », le 3 décembre dernier. Ce travail est le premier d'une série de sept consacrés à l'étude d'un problème très actuel : la jeunesse catholique étudiante et le temps présent. Je n'hésite pas à dire que le président de l'« Agaunia » a commencé l'analyse de ce qu'est la jeunesse catholique étudiante d'une manière extrêmement personnelle et intéressante et je ne doute pas que ses successeurs, à la tribune de notre section de la Société des Etudiants Suisses, se révéleront aussi fins psychologues qu'orateurs éloquents.

Afin de renseigner nos « anciens », nous donnons maintenant le plan de travail prévu pour cette année. A côté du sujet fixé par le Comité central et qui a déjà fait l'objet d'une conférence suivie d'une discussion nourrie, nos membres s'attachent à étudier le problème cité plus haut :

- 1. Ce qu'il faut entendre par jeunesse, étudiante et catholique. (Conférence de M. J.-C. Schmidt).*
- 2. La jeunesse catholique étudiante en face de l'Eglise.*
- 3. La jeunesse catholique étudiante et ses conceptions de la vie sociale.*
- 4. La jeunesse catholique étudiante et la famille.*
- 5. La jeunesse catholique étudiante et l'école.*
- 6. La jeunesse catholique étudiante et la profession.*
- 7. La jeunesse catholique étudiante et l'Etat.*

F.-M. B.

Dire que nous sommes jeunes, c'est tout dire. Qu'on demande de nous ce qu'on veut : nous pouvons tout, le pire comme le meilleur ; nous recherchons avant tout l'action et nous ne demandons qu'une chose : qu'on satisfasse notre ardeur à vivre. Celui qui se présente à nous, quel qu'il soit et quoi qu'il dise, s'il nous propose une activité, un rôle, nous le suivons.

C'est qu'en effet, nous sentons en nous comme une source intarissable de forces physiques et nous cherchons — c'est un besoin — à les dépenser, à les user sans cesse, conscients d'ailleurs que par là nous les augmentons. Je dirai plus : nous sommes si convaincus de leur valeur, nous avons tant de peine à les penser périssables que nous quêtions à chaque instant des occasions de les mesurer, et quand celles-ci se présentent, nous soutenons l'effort jusqu'à la douleur, jusqu'à l'épuisement.

Ici s'ajoute une nouvelle expérience : nos muscles soutiennent l'épreuve d'autant plus longtemps que notre volonté est elle-même exercée. Il y a entre notre vie corporelle et notre vie intellectuelle une connexion des plus intimes et des plus essentielles.

Foch, cet entraîneur d'hommes, ce professeur d'énergie et le plus grand capitaine qui fut jamais, affirmait excellemment : « Etant battu, je me suis dit : je serai battu quatre jours, cinq jours s'il le faut, mais j'existerai toujours. » Ce qu'il se plaisait à traduire par l'équation :

Victoire = volonté.

Voilà donc ce que nous trouvons en nous : des forces se développant sans limites prévisibles, une volonté s'affirmant toujours mieux.

Mais en réalité, c'est-à-dire dans la vie courante, dans la vie ordinaire et quotidienne, comment employons-nous ces possibilités d'aller plus loin sans cesse et sans que rien ne soit déterminé ? Voici que pour nous commence l'investigation intéressante. Car en somme, il est juste que nous tendons au parfait, et reconnaître notre état présent pourra certainement nous rendre de bons services : savoir à coup sûr si la voie est vraie, si nous pouvons poursuivre notre chemin ou s'il faut un arrêt, un refus, une réforme et un nouveau départ.

Disons tout de suite que les tendances sont bonnes puisqu'elles nous relèvent la tête. Avec ce sentiment de notre force, naturellement nous avons le visage qui fait face : l'héroïsme, c'est notre affaire ; mais aussi l'offrande, le don.

Pourtant notre affirmation est paradoxale : nous qui aimons la vie, d'un amour fou et inconnu — parce que nous en percevons tout l'ineffable, l'insondable et le grandiose — nous en sommes les plus prodigues, comme si nous n'y tenions pas. Est-il nécessaire de rechercher bien loin l'explication de ce phénomène ? — Je ne le crois pas : elle est en nous, elle est dans les données mêmes de la contradiction.

Nous avons dit sans hésiter que nous aimions la vie parce que nous en percevions tout l'ineffable : voilà une précieuse indication, car cet ineffable, c'est l'idéal que nous essayons de découvrir à travers la multitude de voiles qui nous le cachent, aimant invisible, mal défini, qui attire notre regard, malgré nous ; se fera sentir plus fort encore quand nous faiblirons — nous permettant en quelque sorte de mesurer notre faiblesse, notre lâcheté et nous laissant dans la bouche ce goût acre et amer d'insatisfait.

Cette recherche de l'idéal dans une vision consciente mais floue d'un ordre supérieur nous pousse vers ceux qui paraissent y avoir atteint et qui de là nous sollicitent et nous proposent un même but. Pour ces hommes ou pour ces faits jaillit spontanément du plus profond de notre être un cri d'admiration, un désir d'union, un élan vital qui tout à la fois est intérieur et extérieur, nous jette et nous tire.

Atmosphère de santé dans la force, de puissance dans la volonté, de magnificence dans l'idéal — atmosphère aussi d'enthousiasme, de désintéressement.

Et notre enthousiasme ne se confine pas à ce qui le provoque, mais déborde largement par larges ondées sur toutes nos autres activités. C'est le travail dès lors fait dans la joie, et bien fait ; c'est la gaîté, c'est le bonheur d'une création quotidienne de l'esprit et de la volonté. Une harmonie.

Nous n'agissons, nous ne créons que si nous sommes heureux, et le bonheur nous ne le trouvons qu'au sein de l'enthousiasme. Mais alors il ne suffit plus d'admirer, il nous faut agir si nous voulons sincèrement être fidèles à nos tendances.

Disons mieux, avec Michel Vieuchange : « Il s'agit de briser avec le passé mou qui continue, de rompre ce passé, ce présent, pour se donner à soi autre, un autre avenir, d'un autre ordre, celui de l'action. »

Michel Vieuchange y a réussi : un jeune homme comme nous, pris soudain par le désir de l'action, avide de se mesurer. Il part, il supporte seul et souffrant, pendant un mois, les fatigues du désert, tient tête à des indigènes pervers, les subjugue par sa volonté, atteint Smara, le but ; doit en repartir aussitôt car Smara est une ville sacrée. Deux semaines plus tard, épuisé et brûlé par la fièvre, il meurt : et tout cela uniquement pour dire : Nous pouvons aujourd'hui.

Atmosphère de santé dans la force, de puissance dans la volonté, de magnificence dans l'idéal — atmosphère aussi d'enthousiasme, de désintéressement.

Désintéressés — quoique souvent nos actes aient comme malgré nous une nuance d'égoïsme, parce qu'à leur point de départ nous retrouvons (et cela nous énerve) notre intérêt, notre jouissance, notre louange — eh bien, malgré cela, nous sommes vraiment désintéressés.

« Plus qu'on ne le croit communément, affirme Frédéric Ozanam, l'humilité est une vertu des jeunes. Les jeunes sont modestes et humbles ; ils ne cherchent que des maîtres à admirer et à suivre. »

Et à suivre.

Nous faisons un don total de nous-mêmes, du plus profond de nous-mêmes, car nous effleurons cet âge merveilleux où deux êtres cherchent à se compléter l'un par l'autre, s'abandonnant l'un à l'autre, s'oubliant l'un dans l'autre. Une vie pour ainsi dire extratemporelle, toute dégagée de la matière, presque spirituelle ; un pressentiment d'au-delà, de bonheur infini, d'amour éternel.

Déjà, par instant, nous en aspirons l'irrésistible et langoureux attrait.

Une vie mortelle en regard de cela, mais ce n'est rien ! on l'offre, on se sent prêt au sacrifice suprême, au sacrifice du sang.

Il serait faux d'en conclure que nous méprisons notre vie corporelle, que nous la dédaignons. « La vraie jeunesse, dit le P. Sertillanges, trouve sa vie assez précieuse pour ne pas la marchander, elle la donne. »

Nous sommes tout imprégnés de cette croyance que l'homme doit se rendre utile à soi et aux autres, développer ses facultés ; que l'homme est fait pour vaincre, que son sacrifice doit servir à une victoire. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; nous avons là l'indice certain que le sens de la grandeur nous est propre.

Voyons encore : sincèrement, intimement, nous ne croyons pas au bonheur dans le bien-être, nous n'aimons pas la vie commode, mais nous lui préférons de beaucoup la vie sévère, sobre, ascétique.

L'ascétisme — qui, quand nous nous y adonnons, très souvent nous irrite et nous lasse (chose naturelle, puisque nous sommes des hommes : car notre chair a ses droits aussi, et ses satisfactions ; ne l'oublions pas) — l'ascétisme — non pas celui qui consiste à martyriser son corps, mais celui qui ne cherche qu'à le dompter, à le soumettre, à le plier ; à l'asservir, c'est le mot exact — le corps est un serviteur et c'est pour cela que nous le soignons : afin qu'il nous serve mieux — l'ascétisme donc a sur nous une influence fascinatrice et charmeuse, mais nous ne la percevons nettement que rarement, parfois seulement au contact de ceux qui le pratiquent ainsi.

Mussolini est un fin psychologue et il s'était rendu compte de cette tendance en nous : « Le fascisme, c'est l'horreur de la vie commode..., le fascisme, c'est le désintéressement et voilà pourquoi il a conquis la jeunesse, car la jeunesse est l'instant le plus désintéressé de la vie. » Et aujourd'hui, le Duce, devant une foule attentive, muette et résolue, proclame qu'avec une ferveur pleine d'enthousiasme, la jeunesse, forte d'esprit et de muscles, s'avance, certaine d'être prête à tous les sacrifices.

Atmosphère de santé dans la force, de puissance dans la volonté, de magnificence dans l'idéal — atmosphère aussi d'enthousiasme, de désintéressement.

Notons peut-être, avant d'achever cette analyse de notre jeunesse — et pour la compléter aussi — que nous sommes généralement des gens pressés.

Le train express, le télégraphe, le téléphone, l'auto, l'aviation ; les dernières nouvelles du journal quotidien nous ont habitués à un rythme accéléré ; et dans tout ce que nous faisons nous en restons empreints. Nous frisons quelquefois

la superficialité, car il faut atteindre rapidement le but désiré, non demain, mais aujourd'hui ; l'action prompte nous séduit. Des jeunes de Belleville, étudiant comme nous leurs tendances, en sont venus à se demander si ce n'était pas au détriment du sentiment et de l'intelligence. Ils affirment qu'il faudrait qu'un idéal plus résolument spirituel vienne fonder notre puissance réalisatrice.

Mais vraiment, cet idéal nous échapperait-il encore ?

Nous avons les yeux fixés, droit devant nous, et nos regards sont limpides et francs. Par ce coup de sonde à travers le monde, dans cette attente face au Levant (dont déjà les lueurs se reflètent sur nos visages) ne le découvrirons-nous pas, ne verrons-nous pas enfin apparaître le Soleil vivificateur ?

Faisons maintenant un pas de plus vers nous : il s'agit en ce moment de voir ce que nous pouvons entendre par jeunesse étudiante et ce dont cette jeunesse-là est capable.

Mêlons-nous un peu au peuple : nous verrons tout de suite le cercle se faire autour de nous, des gens nous regarder avec confiance, humblement et simplement — comme s'ils se sentaient inférieurs à nous. Ils croient en nous plus qu'en des hommes, parce que nous ne les avons pas encore déçus, parce que nos forces n'ont pas encore montré nos limites. Des camarades de notre âge nous traitent comme un aîné, les adultes nous choient ainsi que des enfants que l'on aime ; nous avons vraiment l'impression d'être un centre. Si donc notre action peut avoir un tel rayonnement, ne trompons pas. Que notre lumière ne soit pas le simple éclat d'un feu qui brille ailleurs, mais procède d'un foyer que nous portons en nous. Il faut que nous approchant, on approche de la Source, et non pas d'un moule qu'un coup de poing démolit.

Nous sommes en vérité la tête de tout ce peuple qui travaille. C'est de nous qu'on répète : ce que jeunesse voudra, c'est ce qui sera ; c'est de nous qu'on a fait l'éloge en disant : la jeunesse n'aime pas la facilité lorsqu'on sait lui faire goûter le prix de l'effort ; elle n'aime pas non plus la médiocrité.

Or nous constatons que notre esprit est affamé de connaissances : il furète partout et tout l'intéresse ; il voudrait tout approfondir. Et là encore nous courons le risque d'être superficiels si nous ne savons pas nous donner une méthode.

Si toutes les fois que nous avons une tâche à remplir, nous la considérons soigneusement, si nous savions vouloir, c'est-à-dire si nous ne nous laissons arrêter par aucune difficulté, si nous n'usons pas notre volonté à des riens, mais que nous l'appliquons de toutes nos forces au point essentiel, si ensuite nous étudions avec soin les résultats obtenus, leur demandant une leçon qui serve, plutôt que des impressions qui flattent — c'est le langage de Foch — quels pas assurés nous ferions !

Nous parlions de résultats. Mais il faut agir, car il n'y a que cela qui donne des résultats. Notre esprit est jeune lui aussi, plastique encore et souple ; exerçons-le sans excès (autrement dit avec intelligence), pour lui garder sa souplesse, en même temps que pour le fortifier. C'est maintenant, c'est aujourd'hui qu'il est apte à recevoir les bons plis — comme les mauvais d'ailleurs. Plus tard (nos aînés nous le crient assez), il aura perdu cette docilité et devoir changer la direction de son élan sera chose très difficile. Nous avons des moyens, mettons-les donc en œuvre. Nous ne sommes pas plus bêtes que les autres ; pourquoi ne réussirions-nous pas aussi bien ? mieux ! Écoutons de nouveau Foch : « Il faut chercher à utiliser ses moyens. On trouve. Si on ne trouve pas, c'est qu'on a mal cherché. Il faut chercher fort et on trouve ; on trouve toujours si on s'en donne la peine. Si cela ne va pas, c'est qu'on s'est trompé. Il faut chercher autre chose. Rien ne va tout seul. On ne réussit que par ce que l'on fait. »

Pour nous qui établissons durant ces années les bases de notre vie de demain, ayons à cœur d'habituer notre esprit au travail bien fait, sérieux et vrai, à l'étude approfondie de ce qui nous intéresse ; habituons-nous à nous intéresser à toutes choses — mais, lorsque nous nous exprimons, veillons à rester simple, à éviter les grandes phrases qui tournent au sermon : et nous savons que si prêcher est facile, la pratique fait aussitôt surgir mille difficultés.

Notre esprit est jeune et manque de profondeur — ce n'est pas notre faute — par conséquent regardons à deux

fois avant de critiquer ceux qui furent jeunes avant nous, et gardons-nous d'affirmer de peur que nous ne devions ensuite reconnaître une faute superflue — ce qu'on ne fait pas volontiers.

Contentons-nous aujourd'hui du travail fait en silence, essayons d'organiser notre vie dans le sens de ceux que nous admirons.

Notre esprit est jeune, soit. Mais déjà il a conscience que bientôt c'est lui qui sentira, pensera, discernera, raisonnera et voudra — qu'un monde le suivra. C'est pour nous que Péguy réclame cet élan vital, cette tension spirituelle, cette mystique.

Souvenons-nous en.

Enfin nous sommes de jeunes étudiants catholiques.

Un prêtre me faisait un jour cette remarque : « Vous, catholiques, vous paraissez avoir plus de peine dans votre travail que vos camarades d'autres confessions ; toutefois ne vous découragez pas ; priez et ayez confiance. Tant pis si vous ne réussissez pas en classe ! Ce qui importe, c'est votre état de grâce. » Je vous avoue, mes chers amis, que je ne peux ni assentir ni consentir à une telle résignation. Comme si l'état de grâce s'obtenait aux dépens de notre réussite temporelle !

Il n'en reste pas moins vrai que l'objection existe, telle quelle, et que bien des gens doivent se faire violence pour admettre un Volta, un Ampère, un Pasteur, un Calmette ou un Roux, et tant d'autres, à la fois catholiques et parmi les plus grands savants.

Pour nous, nous pouvons d'ailleurs constater que ceux dont les noms font étape sont précisément de parfaits catholiques.

Si en général on entend moins parler des catholiques, c'est parce qu'ils sont plus modestes, plus humbles, que leur travail est un hommage à Dieu et non pas une orgueilleuse manifestation de leur talent individuel.

Les catholiques — qui le sont — s'ils font effort réussissent toujours mieux que les autres. La chose est naturelle

puisque'en somme nous plaçons notre travail sous la bénédiction divine et que nous l'exécutons en présence du Créateur.

Pendant la guerre, Clemenceau vient un matin au G. C. G. Foch est à la messe. L'officier d'ordonnance s'empresse auprès du président, demande s'il faut aller chercher le maréchal. « Non, lui répond Clemenceau, j'attendrai. Laissez-le ; ça lui réussit trop bien. »

Puisque nous sommes donc assurés de réussir mieux que nos camarades d'étude, notre catholicisme nous fait un devoir de travailler avec plus d'acharnement qu'eux au soulagement des misères humaines, tant morales que matérielles, à la marche rapide du progrès, au triomphe, partout, de La Vérité.

Pour dégager maintenant la leçon que nous pouvons tirer de cette analyse faite ensemble de notre jeunesse, étudiante et catholique, disons avec Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences de S. Vincent de Paul : « Jeunes gens, mes amis, trêve de discussion : la misère attend votre charité, le progrès exige que vous soyez unis. Le secret de l'avenir, comme de votre grandeur, c'est plus que jamais l'alliance du catholicisme et de la jeunesse. »

Et répétons en écho :

Oui, la jeunesse dirigera notre pays ;
Oui, notre jeunesse régénérera son pays.

Jean-Charles SCHMIDT